

La femme muette

Autor(en): **F.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 51

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Réflexions d'un esprit désintéressé.

III.

Nous disions naguères que nous avions fait un projet de théâtre; mais n'allez pas croire, ami lecteur, que l'auteur de cet article soit architecte, qu'il ait lentement et soigneusement dessiné dans son cabinet un plan de théâtre avec devis, profils et coupes. La sépia et le tire-ligne lui sont complètement étrangers; c'est pourquoi, sans entrer dans les détails techniques, nous nous bornerons à des considérations générales.

Les personnes douées du sentiment artistique pensent que le futur théâtre doit être petit. Il serait alors beaucoup plus facile à le décorer convenablement. Au plafond, des amours joufflus montreraient leurs mines rubicondes. On prierait un artiste renommé de retracer sur la toile quelque grande scène de la vie municipale. Des loges moelleusement rembourrées et chauffées comme un boudoir recevraient les crinolines des jeunes beautés et les habits noirs de leurs adorateurs.

Je ne voudrais pas jurer qu'au sentiment artistique de ces personnes ne se joigne pas un instinct aristocratique. Si le théâtre est petit, les places seront peu nombreuses; si les places sont peu nombreuses, elles seront chères; si les places sont chères, le local ne pourra recevoir qu'une société choisie; on y sera en petit comité, comme chez soi.

Ces raisons-là, on ne les donne pas tout haut et pour cause; seulement on prétend que les acteurs jouent infiniment mieux devant une salle pleine, et qu'un grand théâtre aurait la chance d'être souvent à peu près vide. Nous allons indiquer un moyen de le remplir.

Ainsi qu'on a pu le voir dans nos articles précédents, nous voulons un théâtre, mais un théâtre pour le peuple. Par ce mot de peuple, nous entendons cette partie intéressante de la population dont les gains sont modiques et par conséquent interdisent toute grande dépense. Nous voulons que les artisans, les ouvriers, puissent écouter une pièce de théâtre avec leurs familles sans consacrer à ce divertissement le salaire de plusieurs journées.

Le théâtre est jusqu'à un certain point un moyen d'éducation, pourquoi donc ne le mettrait-on pas à la portée de tout le monde?

Les républiques anciennes comprenaient mieux cette obligation. A Athènes, à Rome, les spectacles étaient

la plupart du temps gratuits; le peuple tout entier applaudissait aux créations d'un Sophocle, d'un Aristophane, d'un Plaute. Le vice était flétri publiquement; les traditions nationales servaient de base aux tragédies, le patriotisme des citoyens s'y retrempait et chacun en retirait des enseignements salutaires.

J. B.

La femme muette.

Il n'y a de nos jours que peu d'hommes qui fassent grand cas des écrits de Rabelais, et l'on dirait presque que la seule chose qui se soit conservée de lui, c'est le quart d'heure de Rabelais et les noms de Gargantua et de Pantagruel; malgré la forme grossière dans laquelle se présente la bonne vieille plaisanterie de nos aïeux, on peut pourtant s'étonner de ce que l'auteur le plus spirituel du siècle de la Réformation est tellement oublié que ses écrits partagent maintenant le sort de ces vieux fabliaux dans lesquels Molière a trouvé les meilleurs sujets de ses comédies. Quant à moi, j'avoue franchement, qu'en dépit de la prudence de nos temps, je préfère infiniment la plaisanterie humoristique des siècles passés, quelque baroque et grotesque qu'elle nous semble, aux élucubrations soi-disant spirituelles du siècle actuel, et je fais encore mes délices des œuvres de Rabelais. L'anecdote que nous allons raconter aux lecteurs du *Conteur vaudois* appartient à cet écrivain, et nous nous gardons bien d'en modifier la forme; nous lui conserverons ce vieux style naïf, que nous regardons comme son véritable parfum.

« Dans un certain pays barbare il y avait un mari, si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une femme muette, s'en ennuya, et voulant soi guérir de cet ennui, et elle de sa muetterie, le bon et inconsidéré mari voulut qu'elle parlât, et pour ce eut recours à l'art des médecins et chirurgiens, qui pour la démuettir, lui incisèrent et bistourisèrent un enciliglote adhérent au filet; bref elle recouvra santé de langue, et icelle langue voulut récupérer l'oisiveté passée, elle parla tant, tant et tant, que c'était bénédiction: Si ne laissa le mari houri de se lasser de si planthereuse parlerie: il recourut au médecin, le priant et conjurant qu'autant il avait mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employât pour la faire taire. Ce nonobstant, le mari supplia, pressa, insista, persista, si que le savantissime docteur découvrit en un coin des registres de son cerveau, re-

mède unique et spécifique contre icelui interminable parlement de femme, et ce remède, c'est surdité de mari.

« Oui-da, fort bien, dit le mari ; mais de ces deux maux, voyons quel sera le pire, ou entendre sa femme parler, ou ne rien entendre du tout ? » Le cas est suspensif et pendant que le mari là-dessus en suspens était, médecin d'opérer, médecin de médicamenter par provision, sauf à consulter par après. Bref, par certain charme de sortilège médicinal, le pauvre mari se trouva sourd, avant qu'il eut achevé de délibérer, s'il consentirait à surdité.

L'y voilà donc, et il s'y tint faute de mieux : et c'est comme il faudrait agir en opération de médecine. Qu'arriva-t-il. Ecoutez et vous le saurez. Le médecin, à fin de besogne, demandait force argent, mais c'est à quoi ce mari ne peut entendre, car il est sourd comme voyez ; le médecin pourtant, par beaux signes et gestes significatifs, argent demandait et redemandait, jusqu'à s'irriter et colérique ; mais en pareil cas, gestes ne sont entendus ; à peine entend-on paroles bien articulées, ou écritures attestées et réitérées par sergens intelligibles. Le médecin donc se vit contraint de rendre l'ouïe au sourd, afin qu'il entendit à paiement, et le mari de rire, entendant qu'il entendait ; puis de pleurer par prévoyance de ce qu'il n'entendrait pas Dieu tonner, dès qu'il n'entendrait parler sa femme. Or de tout ceci résulte conclusion moralement morale, qui dit : qu'en cas de maladie et de femmes épousées, le mieux est de se tenir comme on est, de peur de pis. »

F. N.

Le Forgeron.

L'ardent métal rayonne sur l'enclume,
C'est mon soleil de gloire et de santé ;
Oui, dans le fer qui rougit et qui fume,
Je trouve la prospérité.

Si la rumeur des faux biens de la terre
M'offrait de l'or avec des jours troublés,
J'étoufferais cette voix mensongère
Aux bruits de mes coups redoublés.

Mon bras nerveux a seul de la rudesse,
Car Dorina d'un mot sait m'attendrir ;
Quand ses beaux yeux me font une caresse
Mon marteau cesse d'obéir.

Mais pour défendre et sauver ma patrie,
J'oublierais ma forge et mes amours.
A toi mon bras, ô ma Suisse chérie !
Mon cœur t'appartiendra toujours.

Alfred GUICHON.

Le guide de Napoléon.

(Au passage du St-Bernard.)

Au fond du Valais, plus loin que Martigny, dans les gorges de la grande chaîne des Alpes, à l'extrémité du val escarpé que creuse la Dranse, est une pittoresque bourgade, la dernière qui se rencontre dans cette sauvage contrée, au pied du St-Bernard. Saint-Pierre est son nom. Là expire tout chemin praticable. Le seul qui y mène, de Martigny, est tracé périlleusement à travers les rochers au-dessous desquels la Dranse s'écoule.

Au mois de mai 1800, les habitants s'étonnèrent d'entendre tout à coup le bruit des armes retentir dans leur étroite et solitaire vallée. Trente mille soldats français arrivaient par la route escarpée, et eux aussi mesuraient d'un regard surpris ces monts inaccessibles, la grande muraille de l'Italie. Venaient-ils s'y briser ? Allaient-ils la franchir ?

Annibal avait passé non loin de là ; mais il ne traînait pas avec lui l'artillerie et tout l'attirail des armées modernes. Et les habitants du pays ne savaient guère l'histoire d'Annibal, ce qu'ils savaient, c'est qu'ici il n'y avait nul chemin accessible à une armée ; à peine un sentier étroit, glissant, taillé dans le roc s'élevant à pic sur le bord des précipices. — Pour se risquer sur cette rampe meurtrière, il fallait le cœur du confiant pélerin, du robuste chévrier, du savant infatigable. Mais une armée ! que pourront les bons pères du St-Bernard pour elle ? qui la nourrira ? où passeront ses provisions, ses bagages, ses canons ?...

Cependant cette armée passera ; car elle est composée de soldats français allant au secours de leurs frères dans les champs du Milanais, du Piémont et de la Ligurie. On accourt pour voir Bonaparte à la tête de ces braves. Le voilà ! c'est bien lui. Une redingote grise et un chapeau nu forment toute sa parure ; ses traits doux et graves n'accusent pas trente ans. Ses joues maigres sont brunies par le soleil de l'Italie et de l'Egypte. A son approche, la population se découvre avec respect.

Les apprêts sont bientôt terminés. Au premier signal, la troupe, oubliant les périls, s'élance en chantant à l'escalade du St-Bernard. La musique marche en tête des régiments comme à une parade ou à un assaut. On marche, on court, on s'élève sur le flanc des Alpes. Voyez ces troncs d'arbres creusés, voitures nouvelles et pesamment chargées que cent soldats traînent joyeusement en se relevant de proche en proche. Ce sont ici les canons, les affûts, plus loin les cartouches, les munitions, tout ce qu'il faut à une armée. Les chevaux passent comme les hommes, soutenus cette fois et presque portés par le cavalier.

Le 20 mai, le général Bonaparte lui-même se prépare à gravir ; il lui faut un guide sûr. Les habitants lui désignent un jeune pâtra pauvre, intrépide et accoutumé à affronter dans les montagnes les glaces, les neiges et les torrents. Le Premier Consul lui demande s'il veut l'accompagner : — Pourquoi non ? reprend-il avec insouciance, sans même attacher son œil indifférent sur le conquérant qui l'interroge. Il n'a jamais ouï parler du général Bonaparte, ni de ses campagnes d'Italie, et l'écho des batailles d'Arcole et des Pyramides n'est jamais arrivé jusqu'à lui. La vue d'un grand homme ne le frappe pas plus que celui d'une armée. Au fait, tout cela est moins grand que ses montagnes, et il n'aurait pas changé son long bâton ferré pour l'épée que le maître de la France portait à son côté.

Pourtant ces deux hommes, à leur insçu, se ressemblaient beaucoup. Tous deux, dans leur vie si différente, poursuivaient également des chimères. A l'un, il fallait le monde, l'autre n'était pas moins ambitieux ; il enviait aussi des biens que le sort avait placés au-dessus de lui : un beau chalet, de grandes prairies, un nombreux troupeau et le droit de prétendre à la main de la fille unique du magistrat de son village C'était son archiduchesse d'Autriche.

Chemin faisant, le naïf jeune homme entretenait le héros qu'il conduisait des châteaux en Espagne où se complaisait sa pensée : il ne s'inquiétait pas de distraire le génie qui en bâtissait de plus grands. Napoléon, tout en gravissant, souriait à ces confiants discours, il admirait qu'on eût de l'ambition pour si peu. Un chalet à tant de fenêtres, avec tant de bétail, sur le bord de ce torrent ignoré, dans cette prairie solitaire que fermaient la Dranse et la chaîne des Alpes, c'était un bien étroit horizon aux yeux de l'homme que la France ne pouvait déjà plus contenir.

« Ta maison élevée, disait-il, tes étables remplies, tes revenus assurés, que ferais-tu ?

— Oh ! j'irais chercher mon vieux père dans sa pauvre cabane, et je lui dirais : Tout ceci est à vous... Cette chambre, sur la droite, est la vôtre. »

Bonaparte se tut un moment. Il contempla la colonne belliqueuse qu'il voyait grandir et s'étendre sur la croupe onduleuse des monts ; on eût dit un serpent immense qui les pressait de ses anneaux depuis les profondeurs des vallées jusques par delà